

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 135 (1990)
Heft: 10

Artikel: Schauenburg, ses conquêtes et ses cartes...
Autor: Pedrazzini, Dominic-M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-345039>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Schauenburg, ses conquêtes et ses cartes...

par le major Dominic-M. Pedrazzini

« J'estime et j'aime la nation helvétique, parce que, dans ma mission, j'ai été à portée de la connaître. »

*Général B. de Schauenburg
(Ordre du jour, décembre 1798)*

A l'occasion de la publication cartographique ancienne de l'année, se dessine plus fermement le profil de celui qui fut – presque malgré lui – l'envahisseur de la Suisse en ces tristes années d'occupation française et révolutionnaire (1798-1799).

En effet, à la veille du 700^e anniversaire de la Confédération et en marge du bicentenaire de la Révolution, la Bibliothèque militaire fédérale et Service historique marque une étape décisive dans l'accès aux sources fondamentales en livrant au public l'un de ses trésors: *la collection Schauenburg*. Il fallait passion, science, fonds et courage à l'éditeur Gilles Attinger pour réaliser, grandeur nature, le rêve que caressaient depuis longtemps collectionneurs et amateurs de cartes anciennes, historiens militaires et géographes confondus. Il fallait aussi l'appui scientifique et logistique de la Confédération à l'initiative du Dr. Jürg Stüssi-Lauterburg, chef de la Bibliothèque militaire, et de Derck C. E. Engelberts, pour rendre accessible une série unique en qualité et en nombre de cartes, plans et rele-

vés topographiques des XVII^e et XVIII^e siècles suisses, dans leurs format et coloris d'origine. Sur la septantaine de feuilles réunies, un bon tiers concerne la Romandie. Un cahier explicatif ajoute en détail et en analyse, par les spécialistes du moment, à la qualité de la reproduction fidèle, l'ouverture scientifique nécessaire*.

Aussi m'a-t-il été donné l'occasion d'approcher quelque peu la personnalité controversée du général de Schauenburg qui révèle à elle seule les cas de conscience que peut éprouver en temps de guerre le gentilhomme, le citoyen, l'officier, le commandant en chef.

Homme de guerre, instructeur hors pair, confronté aux difficultés de son temps, de ses origines et de ses

* *La Collection Schauenburg de la Bibliothèque militaire fédérale et Service historique*. Contribution à l'histoire suisse sur la base de cartes des XVII^e et XVIII^e siècles. Publiée sous la direction de Derck C. E. Engelberts. Editions Gilles Attinger, 2068 Hauterive, 1989. La documentation nécessaire peut y être obtenue comme le cahier explicatif.

convictions, chargé d'anéantir l'ancien régime des Etats confédérés, poussé à des opérations dévastatrices au cœur de la Suisse qu'il devait pacifier, victorieux de l'opulente et fière République de Berne, Schauenburg a sombré dans l'oubli.

Deuxième fils d'une famille qui comptera treize enfants, Alexis-Balthazar-Henri-Antoine de Schauenburg naquit à Hellimer en Lorraine, le 31 juillet 1748.

Son père, Balthazar, baron de Schauenburg (1718-1788), commande un escadron au régiment de Nassau-Sarrebrück lorsqu'il épouse Marie-Charlotte du Gaillard d'Hellimer (1719-1808), veuve d'un capitaine de l'infanterie autrichienne. Les Schauenburg tirent leur origine d'un *castel – burg* – dans l'Ortenau badois, berceau des branches d'Alsace, Moravie, Brisgau et Luxembourg. Celle du général est alsacienne. Mentionnée dès le XI^e siècle, d'extraction chevaleresque, elle réussit – grâce à la hardiesse de ces «chevaliers-brigands» et à d'heureuses alliances – à arrondir son patrimoine dès le Moyen Age.

Parmi les personnages marquants, citons Conrad (1050), auteur d'une filiation ininterrompue, puis des ministériaux de l'empereur germanique, des avoués – souvent adversaires – des margraves de Bade, des chanoines de Bâle et de Strasbourg, des gouverneurs d'Alsace et des barons du Saint Empire depuis 1631. Lors de la guerre de Trente Ans, se signale un général et comte autrichien. Enfin, des ambassa-

deurs et chambellans impériaux complètent la prestigieuse galerie d'ancêtres que Balthazar et ses descendants élargiront encore dans la gloire des armes.

Très tôt, le jeune Balthazar est pris par la tradition militaire familiale. A 11 ans déjà, il entre comme volontaire au régiment de Nassau-Cavalerie dans lequel sert son père. L'enfant est soumis à la discipline impitoyable des régiments allemands du roi de France. Il s'y forge une volonté difficile à maîtriser. Tenue impeccable, obéissance inconditionnelle, exécution spontanée et rigoureuse des ordres, créent chez le cadet un esprit militaire. Le service, le devoir des armes l'emportent sur toute autre considération. Gentilhomme, il passe en 1761 dans les cadets du duc de Lorraine, le roi Stanislas. En 1764, nous le trouvons sous-lieutenant au 53^e régiment d'Alsace-Infanterie, âgé de 16 ans. Selon la plupart de ses biographes, ce rude apprentissage de la vie militaire n'a pas encore raison d'une certaine indolence. Intelligent, Schauenburg doit lutter contre les chimères, les fantaisies qui assaillent son esprit. Lieutenant de fusiliers en 1767, il se révèle bon officier, exact, «... bien dressé à exercer une troupe». En août 1768, le nouveau lieutenant de grenadiers participe à l'expédition de Corse engagée par le roi contre les menées du patriote Paoli. Ce baptême du feu lui donne l'occasion de s'aguerrir et de pratiquer le combat en montagne. A son retour en France, nous le trouvons capitaine en



second en 1777, puis à la tête d'une compagnie en 1781.

Le 14 juillet 1783, le capitaine de Schauenburg épouse Marie-Françoise Sophie Albertini d'Ichtersheim. Quatre fils naîtront de cette union; tous embrasseront la carrière des armes.

Contrairement à ce qu'il affirmera plus tard, Schauenburg n'est pas totalement oublié par la monarchie. Grades et gratifications récompensent ses talents: major au régiment de Nassau-Infanterie en 1785, chevalier de Saint-Louis en 1786, lieutenant-colonel en 1791. Sur le plan civil, le voilà conseiller noble de Strasbourg en 1786.

Au début de la Révolution, le régiment de Nassau est appelé en renfort dans les environs de Paris. Après le 14 juillet 1789, il contrôle différents points chauds de Lorraine, tels que Metz et Thionville. En 1790, notre major réprime une rébellion à Nancy. En route pour Sedan, le régiment tente de couvrir la fuite de Louis XVI à Varennes. L'échec de cette malheureuse expédition voue ses partisans aux gémonies. Refoulé de garnison en garnison, ce corps «étranger» trop fidèle déplaît aux nouvelles autorités locales. Incertitude, privations, rixes, désertions s'ensuivent. Lorsque l'Assemblée décide l'assimilation des régiments étrangers à l'infanterie française, la saignée diminue dans la troupe mais, à leur tour, les officiers les plus royalistes émigrent.

Schauenburg a fait son choix; il reste et son avancement en est momen-

tanément favorisé. Colonel commandant le 96^e régiment d'infanterie de l'armée du Rhin, il y instruit avec succès les bataillons de volontaires. La bataille de Valmy le 20 septembre 1792 permet au maréchal de camp de l'armée de la Moselle de se distinguer; il en avait tracé le plan d'opérations. L'année suivante, le voilà général de division, toujours à l'armée de la Moselle. Il convient, de toute urgence, de transformer ce «ramassis de voleurs et de brigands» redouté des officiers et de la population sarroise en une troupe cohérente, efficace et disciplinée.

Sous la pression de l'ennemi et des défections royalistes s'accroissent les difficultés dues au commandement. Au départ du général Houchard pour les Flandres, l'armée de la Moselle est décapitée. Pressenti, Schauenburg ne se sent pas apte à remplir cette lourde tâche. Ses origines le gênent, l'assurance lui manque. Finalement, la conjoncture aura raison de ses réticences. Tout-puissants, les commissaires de la République qui l'entourent exigent des victoires immédiates et prennent des décisions inopportunes. Seulement, en dégarnissant les effectifs des armées de l'Est au profit de celles du Nord, ils ne réalisent pas que le vide ainsi créé va y attirer des forces ennemies supérieures. En outre, sur le plan du commandement et de la coordination des opérations, Schauenburg est mal secondé; il ne peut compter que sur des subalternes souvent incapables et indisciplinés. La défaite de

Pirmasens (19 août 1793) contre les troupes austro-prussiennes, est significative des lacunes du système, de l'absence de renfort et, il faut bien l'avouer, du pragmatisme plus que de la prévoyance dont Schauenburg avait fait preuve en cette occasion.

Les revers continuels essuyés par les armées républicaines sur le Rhin et la Moselle excitent l'animosité du Comité de salut public à Paris contre les généraux, ci-devant et suspects, du front de l'Est. A la fin août 1793, Carnot proclame la levée en masse pour toute la France. Patriotisme et enthousiasme! Cette mesure ramènera la victoire. Schauenburg souscrit à l'élan général, apporte son concours à l'organisation des armées, exhorte ses troupes, ranime les énergies: «Sus aux tyrans et à leurs satellites!» Il faut vite déchanter. Dans la plupart des cas, ces masses d'hommes mal équipées et désordonnées s'avèrent encombrantes et grèvent l'intendance. Les représentants du peuple aux armées gênent les généraux. La délation et les calomnies se répandent jusque dans les ministères. On accuse bientôt Schauenburg de négligence. Outré, il arrive à se disculper. Cependant, on le sent incertain, craintif, toujours culpabilisé par ses origines. Dénonciations, destitutions, changements inopinés, désordre et défaitisme! Schauenburg n'y échappe pas. Occupé à rassembler les débris de ses troupes, il est suspendu, non pas à cause des échecs, mais pour avoir tenu en 1790 des propos inciviques! Retiré à Toul, le

général en chef est arrêté, puis incarcéré à la prison de l'Abbaye à Paris le 4 octobre 1793, tous biens confisqués. La presse attise son bûcher, la défaite de Pirmasens n'est-elle pas la preuve de sa connivence avec l'ennemi? N'est-il pas noble? Malgré les protestations des représentants Richaud et Ehrmann, la calomnie l'emporte. Epouvantée, l'épouse du général vient témoigner à Paris et apitoie Fouquier-Tinville. Hélas, Robespierre, insensible, signe la condamnation à mort. La chute du tyran sauve Schauenburg le 9 thermidor (27 juillet 1794). Quelque répit lui permet d'écrire un *Essai sur la tactique et la discipline des armées de la Révolution*.

Enfin, ses amis organisent une véritable campagne de réhabilitation qui aboutit à sa réintégration: inspecteur de l'infanterie de l'armée de la Moselle (18 juillet 1795), commandant de la 5^e division militaire à Strasbourg (27 septembre 1795), inspecteur général de l'infanterie des armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle (13 février 1797).

En ces années de généreuse expansion républicaine, les Français veulent apporter à leurs voisins les «bienfaits» de la Révolution! Le général Brune, prêt à secouer le «joug» que Berne faisait peser sur l'Helvétie, se trouve empêtré avec son corps d'armée dans le Pays de Vaud. Scherer, ministre de la Guerre, lui dépêche Schauenburg à toutes fins utiles de salut. Officiellement, loin de vouloir envahir ou morceler les cantons suisses, le Direc-

toire ne vise qu'à anéantir l'oligarchie bernoise. En fait, il s'agit surtout de soulager les Suisses du «fardeau aristocratique»; davantage encore de leurs fonds! Dès le 6 février 1798, Schauenburg arrive dans l'Erguel. De là, il avance sur Soleure et Büren alors que le général Brune se charge de Fribourg et Morat. Ensuite, ils marcheront ensemble sur Berne. Le Directoire s'impatiente. Bonaparte brûle d'entreprendre l'expédition d'Égypte. Mais Brune, incertain, tergiverse. Les «libérateurs» ne sont pas unanimement désirés. Tant s'en faut!

L'hiver immobilise Schauenburg dans le Jura. Sur ces entrefaites, les Bernois s'arment et rejettent l'ultimatum français. Encerclée, Soleure se rend après une brève résistance. En dépit des instructions, les assaillants se livrent aux pires excès. Le même jour, Fribourg capitule entre les mains du général Pijon. Brune est battu à Neuennegg. Victorieux à Fraubrunnen, Schauenburg menace Berne. A cette nouvelle, et devant le reflux des survivants de la sanglante bataille, l'altière capitale cède. Le 16 mars 1798, Brune rejoint Schauenburg à Berne et dicte ses conditions aux vaincus. Le pillage peut commencer. En vain, Schauenburg s'interpose. La prise est trop belle; l'opulente Berne s'offre à l'envi! En Suisse, l'impression donnée par les Français est catastrophique. La population se voit grugée. A toutes fins utiles, Brune se mue en législateur et esquisse la constitution d'une nouvelle République helvétique,

répartie en trois régions: Helvétie, Rhodanie et Tellgovie. Ce projet de constitution déplaît au Directoire de Paris. Pour l'heure, il s'agit de nourrir les troupes d'occupation. Schauenburg préconise des contributions financières de préférence aux réquisitions en nature. Pressé de se sortir d'un si mauvais pas, Brune ne pense plus qu'à un poste en Italie. Il recommande Schauenburg au Directoire en vue de sa nomination. Ce sera chose faite le 27 mars 1798.

La mission du général de Schauenburg en Suisse est uniquement militaire. Elle consiste à soutenir par la force armée la politique de Paris, représentée et exécutée par des commissaires de sinistre mémoire: Lecarlier, Mangourit, Mengaud, Rouhière, Rapinat.

A force de vexations et de spoliations, ces pillards poussent les patriotes suisses à la rébellion. Entouré de tels faquins, comment allait réagir le nouveau général en chef? Sous la contrainte, en militaire discipliné mais désabusé, il obéira aux ordres reçus, avec résignation.

Si la plupart des cantons se soumettent à la nouvelle constitution de la République helvétique une et indivisible, Uri, Schwyz, Unterwald, Glaris et Zoug, fidèles à leurs convictions, refusent fermement.

Les menaces du Directoire pas plus que les exhortations de Schauenburg n'arrivent à les convaincre. Des contributions de guerre exorbitantes auxquelles les abbayes de Saint-Urbain et

d'Einsiedeln n'échappent pas, attisent l'animosité des petits cantons contre l'occupant. Ultimatum de Schauenburg: explosion de colère chez les montagnards. A un contre deux, ils tiennent d'abord les Français en échec. Hélas, acharnés mais divisés, malgré toute la détermination de leurs chefs; héroïquement, ils finissent par subir la loi de l'agresseur. Un témoin, le général Freyssinet, est saisi de stupeur à la vue d'un désespoir qu'il n'avait jamais rencontré, même en Vendée! Zoug rapidement rendu, le noyau de la résistance se durcit sous l'impulsion d'un chef local, Aloys de Reding, ancien officier au service d'Espagne et landammann de Schwyz. D'abord repoussés, les Français contraignent les patriotes à capituler. Des scènes d'horreur se déroulent dans la célèbre abbaye d'Einsiedeln sauvagement souillée, profanée, dépouillée, à l'insu de Schauenburg. La division Lorges réduit le Valais à sa merci. Au cœur de la Suisse, la vénérable abbaye de Saint-Gall est abolie, les biens ecclésiastiques séquestrés, le nonce apostolique expulsé, comme du reste tous les émigrés réfugiés en Suisse. En dépit de ces preuves de civisme, Schauenburg suscite toujours la haine des républicains viscéraux. Face aux accusations portées contre lui, Schauenburg se disculpe en arguant de sa bonne foi, de sa fermeté, de sa patience et de l'incurie du Gouvernement helvétique. Cependant, le général en chef s'en approche pour organiser l'installation de ses troupes en Suisse. Il écrit à cette

occasion son «instruction du 12 prairial» sur l'établissement des camps.

Aussi emporté qu'indulgent, modérateur dans l'âme, exécutant les ordres au plus près de sa conscience, Schauenburg éprouve en Helvétie un profond malaise. Venu apporter à ce pays les vertus cardinales de la démocratie, il devra vite convenir de la faiblesse – sinon de la faillite – des principes imposés, prétextes à l'aventure et à la spoliation. Aux lois divines, tant décriées par la Révolution, se substituent les droits de l'homme réalisés dans le feu et le sang. Le serment civique exigé par le Directoire ravive, en juillet 1798, la colère des cantons primitifs (Waldstätten), écrasés par l'occupation française. Ils cherchent secours auprès des puissances et se soulèvent. Schwyz accepte les conditions de Schauenburg, sous la menace de troupes plus nombreuses et la garantie de sa sauvegarde. Nidwald se refuse à toute soumission. Stans est investie le 9 septembre. A quatre contre un, les Français mettent plus de douze heures à réduire la résistance désespérée de toute la population soutenue par le clergé. Ce massacre écœure Schauenburg. Les misères d'un peuple si courageux suscitent sa mansuétude et sa générosité. Il fait approvisionner le pays, s'occupe des orphelins, veille au rétablissement de l'ordre. Sans cesse confronté aux turpitudes des commissaires et des fournisseurs de la République, comme aux excès d'indiscipline de ses troupes,

le général en chef manifeste, en cette fin d'année 1798, lassitude et déception. En décembre, devant la poussée de Souvorov en Italie, le Directoire estime plus prudent de relever Schauenburg de son commandement, et le remplace par Masséna. Désormais, le héros de Rivoli éclipsera le vainqueur d'Helvétie.

On reconnaissait à Schauenburg des qualités incontestables de manœuvrier, de tacticien davantage que de stratège, d'instructeur plus que de sabreur. On le savait ennemi de l'intrigue et des compromissions. Gentilhomme épris d'idéal républicain, honnête, horrifié par les abus et les crimes de ceux qui devaient apporter au monde le salut des principes démocratiques, il ne s'installe pas à la table impériale en courtisan servile et affamé. Issu de la monarchie, qu'il repousse, Schauenburg en réfute la parodie. Aussi restera-t-il confiné dans des fonctions d'inspecteur général de l'infanterie, d'abord aux armées de Mayence et d'Helvétie, puis du Rhin, de la République Cisalpine en 1801, et des dépôts de réserve de la Grande Armée en 1806.

L'Empire ne l'écrase pas davantage et l'y oublie. Bonaparte lui aurait

gardé rancune de n'avoir pas consenti à capturer le duc d'Enghien. Du festin impérial tombent quelques miettes dont le titre de baron, qu'il possédait déjà de naissance, et la Légion d'honneur. Mais la retraite souhaitée lui est refusée. Servant la France et son armée avant tout, Schauenburg, lors de la première Restauration, réorganise quelques corps de troupes. Grand officier de la Légion d'honneur et Commandeur de Saint-Louis en 1814, il est admis à la retraite le 24 décembre de la même année. Pendant les Cent Jours, il avait vainement sollicité de Napoléon sa réintégration que n'avait pas agréée Louis XVIII à la première Restauration.

Il ne reste au vieux soldat qu'à se retirer sur ses terres d'Alsace. Il y vivra encore une quinzaine d'années, désabusé, aveugle mais serein, au sein de sa famille.

Le lieutenant général baron de Schauenburg s'éteint à Geudertheim le 1^{er} septembre 1831 à l'âge de 83 ans. Près de 160 ans plus tard, la publication des cartes qu'il avait saisies en Helvétie, ranime – mieux que le souvenir de son infortune – l'intérêt qu'il faut porter aux vecteurs du passé.

D.-M. P.